

La Maison-Dieu, 210, 1997/2, 97-106

FRÈRE DAVID D'HAMONVILLE

LE CHRIST DANS L'HYMNE : TROIS EXEMPLES

QUE DITES-VOUS du Christ dans vos hymnes ? La question ne s'adresse pas à un théologien mais à un auteur d'hymnes. Il ne s'agit donc pas de rendre compte d'une christologie des hymnes en général, à supposer qu'on puisse la dégager d'une production contemporaine extrêmement diversifiée ; il s'agit d'une réflexion personnelle.

La genèse d'une hymne : méthode.

Le support de ce commentaire est fait de textes récents, qui n'ont encore qu'un statut provisoire : pour mériter le nom d'hymnes, de textes « liturgiques », ils devront être adoptés par des communautés de chrétiens. S'ils se révèlent capables d'aider les chrétiens à prier, à chanter, à louer leur Dieu, ils seront effectivement des « hymnes ».

Ces précautions pourraient sembler oratoires ; pourtant, elles révèlent la dimension très particulière du texte élaboré en vue du chant liturgique. La méthode ici, sans être

universelle, mérite d'être observée et décrite : c'est le parcours d'une parole depuis son balbutiement le plus incontrôlé jusqu'à la fixité de l'hymne, invariablement répétée dès lors qu'une musique a consacré sa forme définitive. Si quelques poètes ont écrit librement des textes susceptibles d'être mis en musique, il n'en va pas de même pour la plupart des chants de nos célébrations.

La simplicité musicale requise pour une participation du plus grand nombre, et pour une mémorisation, exige qu'une mélodie soit répétée, déclinée en strophes, ou en couplets alternés avec un refrain. La structure d'un texte susceptible d'être proposé à un musicien dans ce cadre est par force extrêmement contraignante pour son auteur : c'est ce que recouvrent les mots barbares d'isorythmie et d'isostrophie. Avant même que soit posée la première note de musique, le canevas rythmique du texte doit obéir à des règles parfaitement rigoureuses.

Ces contraintes ont une répercussion directe sur la gestation d'une hymne : quelles que soient les dispositions poétiques au départ, il y a un métier à acquérir, une souplesse à gagner à force de gymnastique, aux antipodes de ce qu'on met généralement sous le mot de « poésie ».

Dans mon cas, c'est une démarche différente qui s'est proposée tout d'abord et qui m'a permis de m'entraîner : sur une mélodie existante, et inspirante, j'ai eu envie d'écrire un texte : le canevas rythmique était donc là, pré-existant au texte, dictant sa loi aux mots qui tentaient de se greffer sur la mélodie. Il s'agissait en fait déjà d'une hymne, mais d'une hymne en langue anglaise, qui défiait toute traduction respectant le schéma rythmique de la mélodie.

Après un certain nombre de coups d'essai, où la musique était le préalable et le texte la réponse à cette sollicitation, je suis passé à l'écriture d'un texte : c'était assurément et consciemment un texte veuf, ou plutôt un texte esseulé mais nubile, chercheur d'une musique à épouser, en tout cas incapable de se suffire, pas un poème.

Rapidement, j'ai reçu l'aide d'un groupe d'auteurs, la CFC (Commission francophone cistercienne). L'origine de ce groupe est, comme son nom l'indique, monastique, mais

dès sa création, à la fin des années soixante, il fut un lieu d'échanges et de rencontres auquel furent associés des chrétiens venant d'horizons plus larges. Instance de dialogue, le groupe invite des auteurs qui acceptent ses règles : le texte proposé par l'un est reçu et critiqué par chacun des autres participants, l'auteur n'ayant « droit de réponse » qu'après la fin du tour de table, qui peut se révéler éprouvant. Toute critique ne nécessite pas une correction, bien sûr, mais l'ensemble des remarques invite presque toujours l'auteur à modifier quelque peu son texte. La réaction embrasse tous les niveaux du texte : niveau formel, rythme, sonorités, niveau du sens, théologie sous-jacente, enchaînement des images, des idées. On tient compte de la destination précise du texte : messe ou office, grande assemblée ou chœur monastique, temps liturgique.

Cette confrontation équivaut souvent à une première réception communautaire, de par la diversité des sensibilités présentes dans le groupe. Les trois textes qui suivent ont été élaborés avec la CFC, connaissant toujours plusieurs états successifs avant d'être publiés et proposés à un musicien.

Trois exemples.

Le premier texte que je voudrais présenter est destiné aux vendredis du Temps ordinaire, laudes ou vêpres ; il associe le thème du vendredi comme sixième jour de la création, jour de la création de l'homme, et celui du vendredi comme jour de la crucifixion.

L'homme

L'homme,

Dieu l'a créé pour la parole,

Pour qu'il réponde à sa voix ;

Et s'il se perd dans la nuit des mots,

Le chant du Verbe est son aurore.

*Père,
 Tu entends l'homme qui rend grâce,
 Comme celui qui se tait :
 Le malheureux, tu ne l'oublies pas,
 Tu le rejoins dans son silence.*

*Pauvre,
 S'il veut chanter l'hymne nouvelle,
 Et n'en peut dire aucun mot !
 En son désir se lève la voix
 De la Parole originelle.*

*Père,
 Tourne nos yeux vers la lumière
 De ton enfant sur la croix,
 Verbe éternel un instant muet,
 Accomplissant toute prière.*

*Verbe,
 Première lettre du poème,
 Et dernier mot de l'amour,
 Fais de nos chants un écho du tien,
 Une réponse à notre Père.*

Le point de départ de cette hymne était presque un « exercice » liturgique : une série de sept hymnes pour le TO à partir du canevas de l'Heptaméron, qui inspira tant de Pères de l'Église. L'idée n'est pas du tout nouvelle, puisque dans l'antiphonaire latin, les hymnes fériales de vêpres suivent à grands traits ce schéma.

Ici, le Christ est loué comme Verbe, médiateur entre Dieu et l'homme, entre l'homme et Dieu. Alpha et Oméga, il est « première lettre du poème », la création, et « dernier mot de l'amour » dans la prière silencieuse du Crucifié. Créés dans le Christ, c'est de lui que nous tenons la parole, une parole capable de rejoindre le Père.

La disposition graphique, qui peut inviter le musicien à traiter les strophes en deux groupes distincts, souligne le monosyllabe initial de chaque strophe : face au « Père »

(§ 2 et 4), l'homme est comme un « pauvre Verbe », ou bien, et tout à la fois, le Verbe s'est fait « homme et pauvre ». Derrière ce texte, en amont, il y avait, bien consciente, une très belle prière de Kierkegaard, l'assurance que le silence de Dieu peut rejoindre le silence de l'homme le plus abandonné¹.

Jésus de Galilée

Le second texte présenté ici parle encore du Verbe dans sa première strophe, mais le Christ est d'abord nommé « Jésus de Galilée » : Parole en marche, il est celui qui est venu et qui revient au bord du rivage, celui qui s'approche du monde, celui qui conjugue, de façon unique, le Tout Proche et le Tout Autre.

*Pose sur nous ton regard,
Jésus de Galilée :
Près du rivage
Tu venais marcher,
Voix de terre lointaine
Au bord d'un monde qui s'éveille,
Verbe à l'homme envoyé !*

*Tu as semé ici-bas
Un peu de ta clarté :
Toi le visage
De l'humanité,
Tu éclaires le monde
Et portes l'ombre en ta prière,
Toi, le Fils premier-né !*

*La nuit aussi brillera
Si Dieu veut l'habiter...
Il n'est de Pâque*

1. S. KIERKEGAARD, *Prières, fragments...*, Bazoges, 1937, p. 12-13.

Sans l'obscurité :
Tu es mort comme un pauvre,
Confiant ton souffle aux mains du Père,
Toi, le Fils bien-aimé !
Que telle soit notre part
Au jour d'éternité :
Sur le rivage
Te voir approcher,
Et dans l'aube nouvelle,
Être avec toi la joie du Père,
Nous, les fils pardonnés.

Le texte de Jn 21, qui, dans l'Évangile, forme inclusion avec l'appel des premiers disciples, est l'un de ceux qui provoquent sans cesse mon envie d'écrire, et de chanter. Une révélation s'y accomplit, dans le mystère de l'aube, en ce lieu mystique qu'est le rivage de la mer : un lieu où la mer commence où la terre finit, pour parler comme Victor Hugo. Lieu du commencement donc et tout ensemble de l'achèvement, lieu du départ et de l'arrivée, lieu où l'on quitte, où l'on embarque et lieu où l'on aborde, où l'on arrive enfin.

Comme le lieu, le temps de la scène évangélique redit le même mystère : le jour commence où finit la nuit. La charge poétique et symbolique de cette scène en fait une porte privilégiée pour la contemplation, une ouverture au mystère.

L'hymne, destinée au moment de la journée où le temps bascule, lever du jour ou tombée de la nuit, est tout entière adressée au Christ, faisant alterner prière, louange et confession de foi. Il est venu (§ 1), Il vient (fin § 2/début § 3), Il viendra (§ 4).

Le mot « Fils », à la fin des deux strophes centrales, ouvre un autre registre, presque comme une question posée à ce Jésus si humain, si proche : « *et nul n'osait lui demander : "Qui es-Tu" ?* ». La réponse ne se donne que lorsque nous confessons aussi notre propre nature de « fils » : le Christ est bien toujours Dieu avec-nous, tandis que notre « part » est de devenir, d'« Être avec lui la joie du Père, Nous, les fils pardonnés ! ».

Adam

Le dernier texte est destiné au Baptême du Seigneur, une solennité quelquefois laissée dans l'ombre, éclipsée par la lumière éclatante de Noël et l'Épiphanie. Cette fête est pourtant riche de théologie, riche aussi de symboles qui rejoignent l'homme au plus profond de son être de chair, et l'hymne, par la voix, par le chant, s'origine toujours dans cette humanité physique, incarnée.

*Adam s'éloigne,
Il a quitté les rives du pays d'Eden.
Il n'entend plus
la voix qui l'appelait dans le jardin.
Penché sur les eaux sombres, les yeux ouverts,
Il ne voit plus l'image de son Dieu.*

*L'enfant tressaille :
Un chant nouveau l'éveille aux profondeurs du sein ;
Les yeux fermés,
il danse quand s'approche le Seigneur :
Dès l'ombre originelle, le Saint Esprit
L'a consacré prophète du Très-Haut.*

*Tout va renaître :
Dans le désert un cri a devancé le jour,
Pour annoncer
Celui qui sanctifie toutes les eaux.
Debout au bord du fleuve, rempli de joie,
Le Précurseur attend l'Élu de Dieu.*

*Adam s'approche,
Il a rejoint les rives du pays d'exil.
Les eaux refluent
avant de se livrer au Feu vivant,
Lumière en qui s'épousent le ciel et l'eau,
Resplendissante image de son Dieu.*

Le Christ est ici « Adam », l'homme, le « terreux ». Comme dans l'hymne précédente, thème de la distance : le premier Adam s'est éloigné, le dernier Adam s'approche... Christ est l'homme qui permet à tout homme désormais de s'approcher de son Dieu.

En s'éloignant, Adam a perdu le sens spirituel, il n'entend plus, il ne voit plus. Décentré de Dieu, centré sur lui seul comme Narcisse, il ne perçoit plus qu'il est « image de son Dieu ». En s'approchant, Christ, nouvel Adam, fait paraître l'image originelle, resplendissante. Entre ces deux strophes, le Baptiste, « le plus grand parmi les enfants des femmes » : baptisé lui-même dans les eaux maternelles au jour de la Visitation, il est prophète dès sa conception. Il perçoit et il annonce l'approche du Sauveur. L'eau, le tissu même de notre vie charnelle, est présente tout au long de l'hymne, symbole ambivalent, mort et naissance tout à la fois.

On peut s'étonner d'une hymne qui énonce le mystère au lieu de louer Celui qui nous sauve : dérive théologisante ? Je ne pense pas : la joie qui est dite, la joie du salut, devient nôtre dans la proclamation, et le chant est l'expression spontanée de cette joie.



Un témoignage peut se passer de conclusion, il ouvre bien plutôt le champ de la réflexion à poursuivre. Mais à partir des trois hymnes proposées, quelques constantes apparaissent : elles ont trait, bien sûr, à leur auteur – « on n'a qu'une chanson ! » –, mais elles tiennent peut-être aussi au genre si particulier d'écriture qu'on appelle « hymne ».

L'humanité du Christ est très fortement soulignée : en louant le Christ, en louant le Père dans le Christ vrai homme, je crois qu'on réhabilite l'homme, tout homme, dans sa dignité fondamentale. La louange nous met debout bien plus qu'elle ne nous jette à plat ventre. Qui pourrait chanter en posture de prosternation ? C'est l'humanité déjà

sauvée qui fait entendre l'hymne, ainsi que le suggère l'Apocalypse.

Le Christ-Adam, le Christ-Jésus de Galilée, visage de l'humanité, est aussi le Verbe de Dieu, sa Parole, visage et révélation de Dieu. L'hymne parle, elle n'est pas adoration muette ; en elle l'Église-Corps du Christ proclame le mystère qui la fait vivre, et c'est aussi l'Église, animée par l'Esprit, qui, par la vie de ses communautés, donnera voix, souffle, pour que cette écriture devienne réellement louange, parole adressée à Dieu, et réponse à son appel.

Frère David D'HAMONVILLE,
moine bénédictin d'En Calcat.